

*Premier jour*  
*Dimanche 10 juillet 1791*  
*Une heure du matin*

Pendant quelques instants, le jeune homme crut qu'il était sorti d'affaire. Il fuyait sans s'arrêter, la gorge en feu, le visage et le dos trempés de sueur. Jamais il n'aurait pensé pouvoir courir si longtemps. Son cœur tambourinait violemment, comme à l'étroit dans sa poitrine. À chaque nouveau pas ses jambes lui paraissaient plus lourdes, douloureuses, presque paralysées. Son élégante cravate en soie blanche était dénouée, ses bas et son joli frac de nankin<sup>1</sup> mouchetés de crotte, de ce dépôt d'immondices qui tapissait les rues de Paris été comme hiver. En temps ordinaire il en aurait été horrifié, mais il ne se souciait plus de son apparence.

Il s'arrêta à l'extrême limite de ses forces, alors que l'air lui manquait et cracha à plusieurs reprises, de la salive mêlée de bile. Dans sa course folle, il avait manqué de vomir. Il s'essuya du revers de la manche. La transpiration lui piquait les yeux. Il était arrivé dans une petite place silencieuse cernée d'immeubles. Où pouvait-il être ? Quelques étoiles scintillaient dans le ciel au-dessus des toits, des mendiants dormaient au sol près d'une fontaine. Ils ressemblaient à des morts, et le fugitif frissonna malgré

---

1 Sorte de tissu de coton jaune à motifs colorés, assez luxueux.

la chaleur. Il pensait à son propre sort. Puis il se remit à marcher en grimaçant. Son souffle éreinté s'entendait à cinquante pas à la ronde.

Ces hommes étaient dangereux, il le savait depuis le début. Il le savait plus encore depuis qu'il leur avait dérobé ces papiers, et qu'il les avait lus. Ils n'avaient peur de rien, surtout pas de faire couler le sang du peuple. Qu'il coule, par ruisseaux, par fleuves, tout leur était indifférent du moment qu'ils obtenaient ce qu'ils voulaient ! Mais il n'avait pas eu le temps de partager sa découverte. Lorsqu'ils l'avaient encerclé dans un recoin, une demi-heure plus tôt, ils n'avaient pas eu besoin de sortir d'armes, leurs regards parlaient pour eux. Le jeune homme avait bousculé le plus proche avec une force et une audace qui les avaient tous surpris, lui le premier, et il s'était enfui.

Il se remit à trotter en boitillant. Ses escarpins neufs le blessaient jusqu'au sang, mais il était trop paniqué pour songer à les enlever.

Dans son esprit tout se bousculait sans logique, l'odeur trouble de ses premières amours au séminaire, le visage de sa mère, ses gestes tendres quand elle chantait des comptines. Il croyait presque entendre sa voix planer au-dessus de la ville comme un chant de sirène. Elle était morte alors qu'il n'avait que trois ans. Sans s'en rendre compte il pleurerait de rage et d'attendrissement, et ses larmes se mêlaient à la sueur au coin des lèvres.

Deux cents toises plus loin, il découvrit brusquement devant lui l'étendue de la Seine. Il s'arrêta de nouveau pour reprendre sa respiration. Il n'y avait aucun bruit, hormis la paisible rumeur du fleuve. Quelques barques se balançaient mollement dans des reflets argentés. Sur la gauche s'allongeait la silhouette caractéristique du Pont-Neuf ; en face, c'était le collège des Quatre-Nations. Le jeune homme venait souvent là en été. Assis sur le bord, l'air indifférent, il regardait les jeunes gens se baigner. Ils

s'éclaboussaient en riant, et l'eau coulait sur leurs peaux, faisant briller leurs muscles. Ces images vivaces lui firent reprendre espoir. Le palais des Tuileries n'était pas loin. S'il y parvenait, il trouverait la Garde nationale, qui veillait sur Louis XVI, et il serait sauvé.

Et il révélerait peut-être son secret au roi lui-même, qui lui donnerait belle récompense... Le jeune homme souriait encore lorsqu'un premier coup de gourdin le cueillit en pleine mâchoire, avec un craquement profond. Le sang et ses dents avaient jailli sous le choc. Il poussa un gémissement et se laissa tomber sur place. Le lourd bâton s'abattit une seconde fois, sur la nuque. Cette fois, il s'effondra sans un mot.

\*

Elle revivait toujours la même scène. Pendant longtemps, il n'y avait que le bruit du vent, la chaleur humide et les cris des singes et des oiseaux. Et puis venait ce murmure étrange, ce ronflement rythmé de craquements profonds. Elle avait mis longtemps à s'éveiller, parce qu'ils avaient reçu des visiteurs la veille et qu'ils s'étaient couchés tard, mais aussi parce que les nuits à Saint-Domingue étaient bruyantes. Il y planait en permanence une menace, la crainte d'un ouragan ou d'une révolte.

Lorsqu'elle se levait enfin, il était déjà trop tard. Une partie de la galerie et des chambres, sur le côté droit de la maison, était en flammes. Des panaches de fumée noire envahissaient déjà le salon aux meubles d'acajou. L'incendie ne pouvait pas venir de la cuisine, qui était construite à l'écart tout comme les bâtiments de la sucrerie. Quelqu'un avait donc mis le feu. Mais qui ?

Elle avait hésité, quelques secondes à peine, puis le brasier l'avait empêchée de revenir vers sa chambre. La sueur commençait à ruisseler sur toutes les parties de son corps. Elle ne ressentait plus rien, ni la peur, ni les brûlures

sur ses mains, car elle avait plusieurs fois tenté d'arracher les panneaux de bois enflammés. Elle ne songeait pas à crier, seulement à sauver ses enfants.

Dehors, elle entendait claquer le fouet. Les *commandeurs*<sup>1</sup> hurlaient. Ils avaient dû sortir les nègres de leurs cases, et même du dispensaire où ils étaient enchaînés, mais ça ne changerait plus rien maintenant.

Elle ne se souvenait pas de la façon dont tout cela s'était fini. Des larmes d'horreur baignaient son visage, à la peau et aux cheveux brûlés. Quelqu'un était entré, un gaillard de cinq pieds neuf pouces. Deux ou trois nègres l'accompagnaient, à demi nus, couverts de brûlures, comme elle. Ils l'avaient emportée et déposée dehors, au milieu de la foule des esclaves. Au loin, une cloche résonnait sans fin. Des lueurs fauves ensanglantaient les bougainvillées.

Elle ne sentait plus rien.

La douleur n'était venue qu'après, et une inextinguible soif de vengeance lorsqu'elle avait su qui avait provoqué l'incendie.

\*

Bien que plutôt frêle d'apparence et ne dépassant pas les cinq pieds, l'homme qui venait d'entrer dans la pièce inspirait d'emblée le respect, et même la peur. Certes, cela ne tenait pas à sa mise, une simple redingote assortie de bas sombres, de gros souliers et d'un chapeau rond à boucle d'argent, mais plutôt à sa figure.

D'âge mûr, pâle et les joues creuses, il avait les yeux durs d'un homme que la vie n'a pas ménagé et que plus rien ne surprend, un regard sombre et fixe. Il s'empara de l'arme qu'on lui tendait, une pique d'un peu plus d'une toise de longueur<sup>2</sup>, dont il passa la pointe devant une chandelle. L'acier fraîchement forgé jetait des éclats froids.

---

1 Les contremaîtres d'esclaves.

2 Environ deux mètres.

– Bien maniée, cela vous embroche un homme comme un poulet, commenta son hôte, un artisan, le visage dissimulé par l'ombre de l'atelier.

L'homme au chapeau rond tendit l'arme à son voisin, qui la soupesa longuement. Ce dernier était un personnage de haute taille, fort bien vêtu, qui ressemblait assez au roi lui-même avec son nez imposant et ses yeux bleus à fleur de tête. Dans ses gigantesques mains, la lance paraissait un jouet d'enfant.

– Combien en demandez-vous ? demanda-t-il finalement.

– Deux livres la pièce entière, hampe et fer assemblés, répondit l'artisan après une hésitation.

Ses deux interlocuteurs se concertèrent d'un regard.

– Il nous en faut sept mille. Quand pourriez-vous les livrer ?

– Sept mille ? répéta son interlocuteur d'un air estomaqué.

– Il me semble que c'est ce que je viens de dire, répondit le plus petit des deux hommes.

Il laissait traîner sa voix grave, un peu rauque, vaguement menaçante. L'artisan s'efforçait de refaire ses calculs. Quatorze mille livres ! Avec une telle fortune, il aurait de quoi vivre tranquille jusqu'à la fin de ses jours. C'était un homme gras, borgne, la face luisante, les dents mal plantées, un œil occulté par un bandeau crasseux.

– Pour la quantité que vous me dites, il me faut au moins onze jours. Sans compter le transport final.

Le petit homme le scrutait avec attention. Lui aussi devait faire ses comptes.

– Trop long. Il nous les faut samedi prochain.

– Dans une semaine ? Dans ce cas je vais devoir embaucher des ouvriers. Et il me faut 20 000 livres.

Il tremblait du menton, étonné par sa propre audace. Il n'avait pas l'habitude de ce genre de commande. Tout

ça n'était sûrement pas très légal, mais tant pis. Après tout, il n'avait pas besoin de savoir à qui étaient destinées toutes ces armes. Une telle occasion de s'enrichir ne se reproduirait pas.

– Nous vous offrons quinze mille livres, proposa le petit homme. C'est à prendre ou à laisser.

Le Borgne hocha la tête en avalant sa salive.

– Marché conclu : je veux sept mille piques samedi avant midi. Avant midi, vous entendez. Et ne vous avisez pas de nous faire défaut. Vous pourriez être le premier à être embroché, comme vous le dites si bien.

L'artisan jura sur tous les saints qu'il n'y aurait pas le moindre retard. Mais il commençait presque à regretter ce rendez-vous. Cette affaire n'était-elle pas trop grosse pour lui ? Du coin de l'œil, il observait le colosse face à lui. Ce dernier passait l'index au bout de la pointe. Il la leva à la lumière, comme un trophée, et la planta brusquement dans un poteau de bois, à côté de lui.

Le fer s'enfonça sans effort, dans une vibration dure.

*Onze heures du matin*

Rarement les Parisiens avaient connu un été plus chaud que lors de ce mois de juillet 1791. Depuis deux semaines, la capitale suffoquait de chaleur. Les riches s'étaient réfugiés dans leurs maisons d'été, à Chaillot ou Passy, ou dans leurs châteaux en province. Les autres – la majorité – devaient supporter le manque d'eau, la promiscuité et la puanteur de la capitale.

La fournaise était à son comble, à la mesure de l'agitation parisienne, et ce n'était pas sans raison : le mardi 21 juin 1791 à onze heures de la nuit, le roi, déguisé en domestique, avait fui Paris avec sa famille. Rattrapé d'extrême justesse alors qu'il touchait à la frontière autrichienne, il avait été ramené de force dans son palais des Tuileries. *Le meilleur des rois*, le monarque qui avait approuvé la fin des privilèges, l'homme qui avait porté la cocarde tricolore, avait tout remis en cause en quelques heures. Avait-il voulu simplement s'exiler, ou prendre la tête d'une armée d'aristocrates, contre les patriotes ? Voulait-il se protéger, lui et sa famille, ou commencer une guerre civile ? Nul ne le savait : il ne s'était pas expliqué. Depuis son retour, il était quasi déchu.

Sanglé dans son uniforme en drap fin, le sous-lieutenant Victor Dauterive essuya une goutte de sueur qui perlait à sa tempe. C'était un tout jeune homme d'à peine vingt ans, les traits élégants et la bouche sensuelle, le regard

bleu azur un peu rêveur. Mince, les épaules carrées et les mains nerveuses, il faisait cinq pieds six pouces<sup>1</sup>, la taille minimum pour intégrer cette *Gendarmerie nationale*, qui depuis quelques mois remplaçait l'ancienne maréchaussée. Il se dégageait de lui un mélange étonnant fait de naïveté, de mélancolie et de violence contenue.

Le jeune homme commandait un piquet de garde d'une dizaine de gendarmes, à l'entrée principale de l'hôtel de ville de Paris. Il fit quelques pas en bâillant. Au loin, des portefaix aux pieds nus achevaient de décharger un bateau, sur le port au blé. Un groupe de visiteurs passait le porche de l'Hôtel de Ville. Alors qu'il détaillait une grande rousse à robe tricolore, il vit arriver droit sur lui l'un des gendarmes de garde, la mine déconfite.

Il poussa un soupir.

– Quoi encore ? Cette foutue affiche ?

Le militaire approuva d'un hochement de tête, penaud. Ils avaient bien essayé de l'enlever, mais il y avait une bonne dizaine de personnes autour, avec un homme qui la leur lisait à voix haute. Ils avaient eu peur du désordre... Après une courte réflexion, le sous-lieutenant fit signe au gendarme de le suivre. Dix chalands, ce n'était rien. Ils les disperseraient bien vite, même à deux.

Ils quittèrent l'entrée principale, Victor ouvrant la marche. Le gendarme observait son chef avec un certain respect mêlé de crainte. Comme tous les hommes de la petite garnison, il avait appris à apprécier ce garçon peu bavard mais sérieux, parfois sec et qui savait se faire obéir. Il n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'il n'était pas roturier, et que son véritable patronyme était *Victor Brunel de Saulon, chevalier d'Hauteville*. Comme de nombreux aristocrates, le sous-lieutenant avait renoncé à la particule quelques mois plus tôt, par amour de l'égalité.

---

1 1,72 mètre.



Ce qui ne lui enlevait pas une certaine assurance, teintée parfois d'arrogance. Mais le gendarme aurait été encore plus étonné en apprenant la véritable nature de ses liens avec le marquis de La Fayette, le commandant-général de la Garde nationale. Victor avait connu le *héros des Deux-Mondes* deux ans plus tôt, lors d'une affaire délicate et, depuis, était devenu l'un de ses intimes, presque son fils adoptif. Il lui vouait une admiration sans bornes, et se rendait chez lui chaque dimanche ou presque, à l'hôtel de Noailles. En riant, le général l'avait un jour appelé *Kayewla* ; *cavalier intrépide* dans le langage des Indiens d'Amérique. Connaissant ses talents d'enquêteur, son opiniâtreté et son art de la dissimulation, il lui confiait régulièrement certaines missions secrètes, beaucoup plus dangereuses que ces interminables factions devant la municipalité parisienne.

Sortant de la place de Grève, les deux militaires découvrirent une trentaine de badauds qui écoutaient avec attention une espèce de bohémien vêtu d'habits reprisés de toutes parts. Juché sur une planchette, il leur lisait une affiche collée de travers sur un mur, entre deux échoppes.

– *L'absence d'un roi nous vaut mieux que sa présence*, clamait-il d'une voix puissante, surprenante chez un aussi petit gabarit. *Il n'est pas seulement un homme inutile, mais un fardeau très lourd qui pèse sur toute la Nation...*

Les deux gendarmes échangèrent un coup d'œil surpris, un peu peinés, tandis qu'une rumeur d'approbation parcourait l'assistance. Jamais les libelles contre le roi n'avaient été si violents depuis sa tentative de fuite et son retour à Paris.

– *La fuite du roi est-elle de son fait ou celui de ceux qui sont partis avec lui...* reprit l'orateur, modulant sa voix avec un art consommé. *Que nous importe ? Qu'il soit imbécile ou hypocrite, idiot ou fourbe, il est également indigne des fonctions de la royauté !*

L'assistance applaudit bruyamment et il fallut une bonne minute avant que le silence ne revienne. À présent tout le carrefour était occupé. L'orateur improvisé leva la main d'un geste théâtral.

– *Louis le Seizième est par conséquent libre de nous, comme nous sommes libres de lui. Il n'a plus d'autorité. Nous ne lui devons plus obéissance !*

De larges acclamations ponctuèrent ces mots. Alors qu'il reprenait sa lecture, le lecteur fronça brusquement les sourcils. Quelque part dans l'attroupement, on entendait un homme protester. Haussant le col, Dauterive vit l'un des spectateurs se frayer un chemin vers l'orateur à grands coups de canne, un vieillard d'au moins quatre-vingts ans, le nez en bec d'aigle et le visage fardé à la céruse à l'ancienne mode. Il portait une perruque courte à marteaux, comme sous Louis XV, et un habit à la française un peu râpé sur lequel était épinglée la croix de l'ordre de Saint-Louis<sup>1</sup>.

– De quel droit lisez-vous ceci ? s'écria-t-il en pointant un doigt sur l'affiche. Je vous interdis d'insulter notre bon roi !

Le lecteur avait pâli, impressionné. Le vieux le dépassait d'une bonne tête.

– Sachez, monsieur le *citoyen* (il prononça le mot comme s'il s'était agi de la pire des grossièretés) que j'ai servi Sa Majesté à la bataille de Fontenoy. De mon temps l'on vous aurait pendu, pour vous apprendre à le traiter d'imbécile et de fourbe.

– Si cela ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à passer votre chemin... déclara l'orateur d'une voix éraillée.

– Retourne donc à ton Fontenoy ! lança un jeune apprenti perché au loin sur un tonneau, ce qui déclencha quelques rires.

---

1 Décoration militaire équivalant dans l'Ancien Régime à la légion d'honneur.

Dauterive jugea qu'il était temps d'intervenir. Le vieillard n'avait apparemment pas la moindre conscience du danger qu'il courait.

– Ces citoyens ne font rien d'illégal, lui dit-il en le prenant par le bras. Venez avec moi et tout ira bien.

L'homme se dégagea d'un geste brusque.

– Qui êtes-vous, soldat ! Approuvez-vous donc ce qui est dit ?

Il le dévisageait avec raideur, le regard fixe, un peu exorbité. On aurait dit l'œil d'un oiseau. Des insultes commençaient à fuser. Un trognon de chou rebondit contre le mur, tout près de l'officier.

– Je n'ai pas à approuver ou pas. Je suis ici pour appliquer la loi. Laissez-moi vous accompagner.

Un silence hostile suivit et finalement le vieil aristocrate opina du menton.

– Fort bien, soldat, je me rends, dit-il sèchement. Mais vous me retirerez cette affiche, c'est un sacrilège !

– Nous le ferons, assura Dauterive.

Mais ils n'avaient pas fait deux pas que le vieillard se ruait vers l'affiche, les doigts crochés, et en arrachait un grand morceau. La situation bascula en une fraction de seconde. Il y eut un grondement dans la foule et les coups se mirent à pleuvoir. Un apprenti boucher jaillit et repoussa le gendarme pour agripper le grand-père par le col.

– À la lanterne ! hurlaient des femmes.

Le sous-lieutenant arrivait à peine à rester près de son protégé. Des passants brandissaient des marteaux, des hachoirs, les cris redoublaient. Le vieux se débattait comme il pouvait, le blanc de céruse coulant sur ses joues. Finalement, Victor arma son pistolet et le pointa sur le plus proche de ses agresseurs. Il ruisselait sous son bicorne, le visage en feu et le cœur battant à tout rompre.

– Lâche cet homme ou je te brûle la cervelle.

Son adversaire, un colosse près de deux cents livres, le torse nu sous son tablier plein de sang, préféra relâcher son prisonnier. Dauterive reprit lentement le chemin de la place de Grève en compagnie du vieil aristocrate, son arme braquée vers la multitude. Cinquante pas plus loin les gendarmes les attendaient, immobiles, baïonnettes croisées. Il respira profondément, avec l'impression très nette de revenir à la vie.

À l'Hôtel de Ville, l'homme déclara s'appeler François-Ferdinand de Chergé, écuyer, seigneur de Blanzais et de Villognon, ci-devant colonel de cavalerie et chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Le débit rapide, parfois incompréhensible, il évoqua longuement ses campagnes militaires mais se révéla incapable de dire où il logeait, ni même s'il avait ou non de la famille à Paris. Dauterive jugea qu'il s'était sans doute échappé de l'asile.

Il ordonna aux gendarmes de le garder dans un cabinet vide du premier étage de l'Hôtel de Ville, et de ne le relâcher sous aucun prétexte. Un homme comme lui ne pouvait aller seul en ville sans courir les plus grands risques.

\*

— À quelle heure l'a-t-on retrouvé ? demanda le commissaire d'un ton bourru.

Sauf en de rares exceptions, Pierre-Joseph Piedebœuf s'exprimait toujours ainsi. C'était un homme massif d'une cinquantaine d'années, le menton et le nez forts mais les traits réguliers, dont le visage n'était pas sans rappeler celui de certains empereurs romains. Économe de parole, il l'était également dans ses expressions. Le plus souvent, la position de ses deux sourcils arqués, tour à tour interrogateurs, sceptiques, ou menaçants, indiquait clairement le fond de sa pensée. Sa taille avantageuse et sa non moins avantageuse corpulence faisaient le reste.

– Vers dix heures, auprès d’un bateau, répondit l’homme qui marchait à ses côtés, un employé aux écritures de la municipalité. Pour moi, on lui a tout volé sur le quai, avant de le jeter à l’eau. Il est presque nu.

Il était bientôt dix heures du matin, un soleil resplendissant inondait la ville. Les deux hommes marchaient lentement dans la foule rue de la Monnaie, en direction de la Seine.

Ils débouchèrent en vue du Pont-Neuf sans échanger plus. Pendant des années le citoyen Piedebœuf avait été inspecteur de police, du temps du grand Châtelet et de la lieutenance de police<sup>1</sup>. Il connaissait chaque recoin de ce quartier populeux, chaque immeuble, chaque marchand de vin, chaque échoppe et presque chaque visage. Il n’était pas un endroit dans cette partie de la ville auquel il n’associait un souvenir, douloureux ou cocasse ; ici une querelle entre voisins ; là, l’arrestation d’un petit voleur ; ailleurs la découverte d’un cadavre, dont l’enquête n’avait jamais rien donné. La Seine elle-même, qui longeait le quartier, offrait un lot de drames presque quotidiens, entre les chutes depuis le quai ou les noyades.

Plus encore que d’ordinaire, car on était dimanche, une multitude de chalands s’écoulait au coude à coude entre les échoppes, devant la façade du Vieux Louvre. Certains d’entre eux reconnaissaient l’ancien inspecteur et le saluaient avec respect, mais ce dernier répondait à peine. Exerçant quotidiennement au contact de la populace, il se gardait d’être trop familier : ce qu’il aurait perdu en autorité n’aurait pas été compensé par plus d’affection. La justice, pensait-il, devait être sévère et brutale, Révolution ou pas.

Une nuée de curieux occupait le débarcadère, port Saint-Nicolas. Le policier écarta les premières rangées sans ménagement. Deux hommes en uniforme de la Garde

---

<sup>1</sup> L’équivalent de l’ancienne préfecture de police de Paris jusqu’à la Révolution, étroitement contrôlée par le roi.

nationale l'attendaient au bas de la rampe, à côté d'un cadavre dont les pieds trempaient dans le flot. Cette milice bourgeoise née au lendemain de la prise de la Bastille tenait désormais lieu de police. Pour y servir, il fallait être citoyen *actif*, c'est-à-dire payer plus de trois jours d'impôts, et ne pas être domestique. Avec le temps, beaucoup cependant fuyaient le service, trop dangereux et mal payé et se faisaient remplacer au lieu d'accomplir eux-mêmes leur devoir.

Piedebœuf jeta un coup d'œil au corps, couché sur le dos dans la position d'un gisant. Une flaque d'eau ruisseauait dessous lui.

– Qui l'a sorti de l'eau ? s'enquit-il d'un ton brusque, le sourcil suspicieux.

Le plus grand des deux miliciens, tout pâle, désigna une longue embarcation à fond plat couverte d'un toit en bois, dont le pont était divisé en compartiments.

– Le corps était coincé sous le bateau des bains chauds. C'est une fille de ménage qui l'a vu. Elle a demandé à des ouvriers du port de l'aider. Ce sont eux qui ont prévenu la patrouille. Désirez-vous les entendre ?

Le commissaire approuva d'un mouvement de menton. Les ouvriers en question qui se tenaient un peu plus loin, pas très fiers, ne lui apprirent rien. Il leur ordonna malgré tout de patienter à l'écart, que l'on puisse noter leurs noms et dépositions, puis il s'intéressa au décor tout en s'épongeant le front et les tempes avec un grand mouchoir. Il suffoquait dans son habit en tissu de laine noire, avec la perruque grise et la cravate. D'un côté, c'était le Vieux Louvre. De l'autre le quai, d'où partaient et arrivaient les diligences d'eau, vers Le Havre. Le commissaire songea qu'il faudrait demander au bureau général, rue des Orties, si quelque voyageur avait disparu. Sur le port, des portefaix déchargeaient d'énormes balles de coton. Un commis faisait

ses comptes, ses papiers posés sur une table de fortune. Plus loin des cochers menaient leurs bêtes au fleuve, croisant en chemin l'incessant ballet des porteurs d'eau.

Le policier poussa un soupir avant de se résoudre à examiner le cadavre. Ce n'était pas le premier qu'il voyait, loin de là, mais quelque chose le rebutait, sans qu'il sache exactement quoi, une sorte de dégoût qu'il ne ressentait que rarement, comme s'il n'était pas ici à sa place. N'aurait-il pas dû se retirer et vivre de ses rentes comme tant d'autres l'avaient fait, lorsqu'on avait fermé le Châtelet ? Par orgueil, par esprit de revanche, il avait voulu se faire élire commissaire. Mais en avait-il encore l'énergie ? N'était-il pas trop vieux maintenant ?

Il essuya la transpiration qui ruisselait dans ses sourcils. Ça devait venir de là, cette chaleur insupportable, ces odeurs, la vase de la Seine, et ces gens qui le regardaient faire, bêtement immobiles, comme s'ils étaient au théâtre.

La victime pouvait avoir vingt ou vingt-cinq ans. Son visage était régulier, ses yeux grands et bleus assez écartés, avec les cils longs et quelque chose d'aimable, de presque féminin. Le menton, volontaire, était mal rasé, les cheveux sombres frisés avec élégance. Il avait dû être joli garçon, mais ce n'était plus le cas, et cela ne venait pas du séjour dans l'eau, fort court *a priori*. Un coup très violent avait en effet enfoncé la mâchoire inférieure. La bouche et le menton étaient maculés de sang noirci. Le policier écarta les lèvres avec le pouce. Toutes les dents ou presque avaient sauté, leurs fragments encombraient la cavité buccale.

Piedebœuf retourna la dépouille avec effort. Il aurait volontiers retiré son habit, mais avec tous ces gens qui l'observaient, c'était hors de question. Il aurait pensé déchoir. Son malaise ne passait toujours pas. Il se sentait presque des envies de vomir. Peut-être n'avait-il pas assez mangé ce matin, ou pas assez bu ?

La nuque portait la trace d'un autre coup. Pas plus que celui à la face, cet impact ne donnait une idée de l'arme utilisée. Une masse aurait certainement fait des dégâts plus francs.

Le jeune homme semblait de condition aisée, assez soigné de sa personne, mains et ongles propres. Il ne portait ni veste ni habit, mais une chemise assez neuve et une culotte en nankin vert. Ses bas en soie blancs étaient maculés de boue, déchirés aux tendons d'Achille à vif. Ses chaussures l'avaient blessé pendant la course. On avait dû lui les voler, une fois mort, ou alors il s'en était débarrassé pour mieux courir. Il était tombé violemment sur le genou droit.

Le commissaire fouilla la culotte et la chemise, sans succès. L'homme ne portait aucun bijou, et pas plus d'alliance. Pas de cicatrice ou de signe particulier. Rien ne permettait de l'identifier. Piedebœuf se releva d'un mouvement brusque qui lui fit naître des étoiles dans les yeux. Il fit passer ce brusque vertige en se frottant longuement les yeux. Ses mains étaient trempées, les veines gonflées comme s'il sortait d'un bain de vapeur.

– Alors, mon cher... la chaleur ne vous convient pas ?

Le policier reconnut avec soulagement la voix moqueuse du citoyen Valentin, qui exerçait l'état de médecin depuis presque aussi longtemps que lui dans le quartier.

Il lui sourit avec effort en s'essuyant le front, bien inutilement.

– J'irai mieux après dîner, grommela-t-il.

L'homme de l'art s'approcha du cadavre sans plus s'occuper de lui.

– Je vous prie de m'excuser, j'avais mes petits malades aux *Enfants bleus*<sup>1</sup>.

C'était un petit homme aussi lesté que large, la figure

---

1 Hospice d'enfants abandonnés rue Saint-Denis, où l'uniforme était de couleur bleue.



rouge à cause de la chaleur. Il posa son tricorne à même le pavé pour passer les mains sur le menton, puis sur les joues du mort. Il avait l'air de tâter une marchandise.

– Eh bien ? Le connaissez-vous ? Serait-ce une de vos *pratiques* ?

Le médecin avait poussé la tête du jeune homme sur le côté, pour observer sa nuque.

Piedeboëuf lui répondit d'un haussement de sourcil. L'un des grenadiers de Garde s'approchait d'eux en brandissant un objet noir avec dégoût, comme il aurait fait d'un étron. Le commissaire le prit sans un mot. C'était un escarpin d'homme en cuir verni assez fin, presque neuf et la semelle à peine usée, de fort belle facture lui sembla-t-il.

– Où était-il ?

– Dans la rivière, au même endroit qu'on a trouvé le corps.

La bordure de la chaussure, à l'arrière, portait des traces de sang. Le policier s'accroupit en silence près du cadavre et lui enfila l'escarpin. Il lui allait parfaitement.

\*

Piedeboëuf vida deux verres de vin de Suresnes coup sur coup, qui le revigorèrent un peu, puis il commanda du potage et des pieds de cochon farcis. Cédant à l'insistance du docteur Valentin, inquiet, ils s'étaient installés dans un petit cabaret face au Vieux Louvre, entre deux échoppes de fripiers. Mais contrairement à son habitude, le commissaire ne termina pas son assiette. Il avait ôté son habit et s'épongeait le front et la nuque, le regard vide. Il sentait l'humidité dans son dos, sa chemise collée aux omoplates.

Valentin dut s'y prendre à deux reprises avant que son ami ne revienne à la conversation.

– La nuque brisée... répéta Piedeboëuf. Donc il n'est pas mort noyé.

– Vous avez assez vu de noyés pour ne pas en douter.

Je dirais même que ce jeune homme avait sans doute perdu la vie avant de toucher le sol.

Il observait son interlocuteur, un peu alarmé, à deux doigts de lui recommander d'aller prendre un peu de repos. Mais il s'en abstint. Piedebœuf n'était pas réputé pour ses manières affables.

– Un ou plusieurs brigands s'en prennent à lui, sans doute pour le voler, dit ce dernier à voix haute. Il tente de s'échapper, d'où les bas crottés et les blessures à ses talons. Ses escarpins sont neufs et le blessent. Il est rattrapé ; il est tué, dépouillé, et on le jette à la rivière.

– À ceci près qu'ils auraient très bien pu le dépouiller sans l'estourbir, déclara le médecin avant de vider son verre.

Leur écot payé, les deux hommes se séparèrent. Piedebœuf retrouva la chaleur de la rue sans plaisir quoique ce repas l'ait quelque peu remis, et regagna la ci-devant église de Saint-Germain l'Auxerrois, désormais transformée en *maison commune*. Depuis deux ans, l'ancienne municipalité de Paris n'existait plus, ni la lieutenance de police. Désormais, inspecteurs et commissaires n'ache-taient plus leur charge ; ils n'étaient plus regroupés dans un bel hôtel de police, aux ordres du lieutenant du roi, mais dispersés dans la ville. Surtout, ils devaient être *élus*. Grâce aux suffrages, Pierre-Joseph Piedebœuf avait enfin accédé au poste de commissaire de police, à la section du Louvre, dont le territoire longeait le fleuve entre le grand Châtelet et le Vieux Louvre.

Personne plus que lui n'avait désiré ces changements, autant ragé contre l'injustice, les prébendes, la corruption de l'ancien système. Grand lecteur des encyclopédistes, admirateur de Beaumarchais, l'ancien inspecteur avait d'abord applaudi la fin des privilèges, avant de tempérer son enthousiasme. Les changements lui paraissaient trop radicaux. Après la fuite du roi, sa circonspection

s'était transformée en inquiétude. Comment les choses pourraient-elles s'arranger avec de tels événements ? Et surtout, que deviendraient alors ses rentes ?

L'administration nouvelle logeait dans le déambulatoire de Saint-Germain l'Auxerrois dans un désordre continu, très représentatif de l'agitation des temps. Piedeboeuf, qui avait hérité de la ci-devant sacristie, était certainement le mieux loti. Franchissant une porte en chêne finement sculpté, il retrouva le commissaire de police adjoint, un élu comme lui, qui parut très soulagé de le voir apparaître. Du menton, il lui désigna une dizaine de particuliers assis devant les hauts placards qui contenaient autrefois les objets du culte.

– Les comparants de la matinée, fit-il avec une mimique gênée. On dirait qu'ils sont plus nombreux le dimanche qu'en semaine. Je peux faire entrer la première ? C'est une dame.

– Pas maintenant, répliqua le commissaire sans un regard pour la file d'attente.

Il sortit l'escarpin de sa poche.

Plus pour s'éclaircir les idées que pour bénéficier de ses lumières, il expliqua à son adjoint le peu qu'il savait. Il revoyait encore le visage de la victime. C'était un joli garçon, les cheveux coupés court à la Titus. Toute réflexion faite, ne s'agissait-il pas d'une histoire de mœurs ?

Le commissaire-adjoint chaussa des petites lunettes à monture d'acier pour examiner la chaussure. Il scrutait la finition du travail, retrouvant ses gestes d'artisan. En dehors de ses fonctions de police, il exerçait l'état de peintre sur porcelaine.

– Elle est presque neuve, dit-il, mais je ne vois aucune marque de poinçon... On dirait un escarpin de bal. Je connais un excellent maître cordonnier rue Saint-Honoré, en face de l'hôtel de Noailles. Il s'appelle Epstein, il travaille pour Beaulard et Rose Bertin, les marchands de

modes. Ce serait bien le diable s'il n'était pas capable de nous dire où ceci a été fait. Voulez-vous que j'y aille ?

Le commissaire réfléchit un court instant. Le temps d'auditionner la douzaine de citoyens qui l'attendaient à côté, il en aurait pour une bonne partie de l'après-midi. Et cela ne lui rapporterait rien : depuis la grande réforme de la police, tous les actes de procédure étaient désormais gratuits. Il confia donc les auditions à son estimable adjoint et se retrouva bientôt devant Saint-Germain l'Auxerrois à cligner des yeux sous le soleil. Au fond de ses basques, il sentait ballotter l'escarpin du jeune homme.

\*

Après avoir enfermé le vieil aristocrate dans un cabinet vide au premier étage de l'Hôtel de Ville sous bonne garde, Dauterive s'en était allé dîner, content de lui-même. Tout se terminait bien.

Comme d'ordinaire, il se contenta d'une tranche de pain et d'une soupe épaisse arrosée de vin frais dans une pauvre taverne de la rue de l'Épine où il avait ses habitudes. Le patron, très affairé et le front perpétuellement luisant de sueur, le servait avec une chaleur bourrue, sans qu'ils échangent le moindre mot. Dauterive trouvait cela fort bien.

Avec ses deux mille livres de traitement annuel – plus qu'il ne fallait à une famille aisée pour vivre – le jeune aristocrate aurait pourtant pu aspirer à des repas fins et à une existence confortable. Il aurait même pu prendre un valet à son service. Mais s'y refusait absolument et se contentait d'une vie simple, de son bel uniforme et de ses bottes en cuir souple, tenue qu'il avait d'ailleurs entièrement dû refaire, suite à sa dernière aventure.

À dix-neuf ans, il gardait une grande part de sa timidité native, masquée derrière une froideur apparente et

la sobriété de ses mœurs. Peu disert, méfiant, il préférait toujours observer les autres, délayant le moment de les aborder. Ce caractère un peu sauvage se modifiait toutefois peu à peu depuis qu'il vivait à Paris, comme s'il se polissait au contact de la grande ville. Les rencontres, l'amitié que lui portait La Fayette, et certains succès qu'il avait remportés n'étaient pas étrangers à cette lente éclosion.

Vers deux heures de l'après-midi, le jeune homme regagna le corps de garde, dans une maison que la municipalité louait rue de la Mortellerie, face au fleuve. Rien de notable ne s'était produit durant son absence. Finalement, l'intervention de ce vieux maniaque avait été une distraction dans le long ennui de ses vingt-quatre heures de service. Dauterive décida qu'on pourrait peut-être le relâcher, à condition toutefois de savoir où ce vieux fou pouvait loger.

Il regagna le premier étage de l'Hôtel de Ville, dans le pavillon côté Saint-Esprit, où il avait consigné le vieil homme sous la garde de deux hommes. Arrivé à quelques pas de l'ancien cabinet, Dauterive s'arrêta net, interloqué : le couloir était désert. Il poussa la porte. La pièce était vide. La fenêtre était close et rien n'avait bougé, hormis l'unique siège, renversé sur le parquet. Il regarda autour de lui, troublé. Il repensait aux prunelles fixes du vieil homme, ses gestes brusques et imprévisibles. C'était un ancien militaire, il ne semblait pas manquer de force. Avait-il menacé les hommes de garde ? Les avait-il surpris ? Il pensa avec un frisson d'effroi que nul n'avait songé à le fouiller. Et s'il était armé ? Il se rassura à demi en constatant que le parquet ne présentait aucune trace de lutte, et pas de sang.

Les quelques employés aux écritures, dans le bureau le plus proche, n'avaient rien remarqué d'inhabituel. Ils

dévisageaient Dauterive, la plume levée. Le jeune homme haussa une épaule et ressortit d'un pas vif.

Dehors, le soleil l'éblouit. La foule continuait à passer, écrasée de chaleur. Une haute silhouette noire allait et venait sur la grève, devant une gabare, mais ce n'était pas celle du vieillard. Dauterive courut jusqu'au corps de garde où quelques gendarmes jouaient aux dés, vestes déboutonnées. Ils se raidirent, comme les commis à l'Hôtel de Ville.

– Le vieux fou de ce matin... Il a disparu.

Les militaires échangèrent un regard embarrassé avant que l'un d'eux ne prenne la parole. Le colonel Hay, expliqua-t-il, avait donné l'ordre de le relâcher, puisqu'il ne risquait plus rien dehors. Ce dernier était un brave officier au visage rond et aux manières affables, qui commandait depuis des temps immémoriaux la garde de l'Hôtel de Ville. Ses hommes, autrefois *arbalétriers*, *archers*, *arquebusiers* et *fusiliers* du guet de Paris, avaient tous été versés dans la Gendarmerie.

Dehors, une brume légère flottait sur la Seine, déformant l'alignement des maisons sur le quai opposé. Il se retourna en entendant son nom. Un sous-officier arrivait droit sur lui en courant, la main sur le bicorne, le visage cramoisi. Au même instant, Dauterive distingua des cris, une sorte de hululement collectif, cent voix qui se mêlaient dans une même clameur.

– Le vieux... le vieux...

Le gendarme ne parvenait pas à reprendre son souffle. La panique se lisait dans ses yeux. Au bout de la place, les vociférations redoublaient. Cela venait de la rue de la Tisseranderie.

Victor Dauterive rassembla une trentaine de militaires et traversa rapidement la place, presque aussi encombrée que les jours d'exécution publique. En courant, ils entendaient les clameurs au loin. Elles retombaient parfois,

puis remontaient jusqu'à se transformer en une sorte de mugissement ; on percevait des encouragements, et même des rires. Bientôt il fut impossible aux gendarmes d'avancer. La rue du Mouton et celle de la Tisseranderie étaient noires de monde.

Les hommes serrèrent les rangs, tout pâles. Ils se souvenaient du sort du maire précédent, de Flesselles, et de quelques autres dont le gouverneur de la Bastille, qui avaient fini lanternés et égorgés sous leurs yeux, à l'été 89. Aucune force au monde n'aurait alors contraint la foule. S'ils avaient esquissé le moindre geste, ils n'auraient fait que partager le sort des victimes.

Dauterive échangea un regard avec un vieux sous-officier aux moustaches grisonnantes. Il y lut un mélange d'impuissance et de fatalisme. Le vieux fou – personne ne doutait qu'il s'agisse de lui – était donc retourné vers l'affiche. Victor serra les mâchoires. Pour quelle raison le colonel l'avait-il fait relâcher ? Personne ne lui avait donc expliqué l'affaire du matin ? Il envoya un premier messenger à la maison commune et un autre à l'état-major de la Garde nationale tout proche. Puis ils attendirent, glacés. Les cris avaient changé de nature, cette fois il s'agissait de rage et de meurtre.

Victor avait fait croiser la baïonnette. Les gendarmes faisaient face à la multitude qui leur hurlait des menaces. Des mouvements la parcouraient, des vagues incontrôlées qui venaient s'échouer devant leurs fusils baissés. Des cris s'élevèrent. Ils aperçurent la figure blême du vieux fou au-dessus d'un océan de têtes. Il paraissait un pantin, les vêtements déchirés, les lèvres et paupières gonflées, sanguinolentes. Puis il disparut dans une huée de joie, comme avalé par le peuple.